

La Femme-littérature et l'amour dans *La Femme d'entre les lignes*

CÉCILE CLOUTIER
Écrivaine, poète, Canada

La Femme d'entre les lignes, quel beau et signifiant titre qui nous annonce déjà tant de suggestions et de nuances ! Il y a du secret en elle. Tout ce soi-disant roman, comme l'indique la page couverture, sera un long dévoilement. Il faudra constamment le lire entre les lignes, car il semble que l'auteur veuille le texte plus fort que le personnage. Ce livre est le triomphe de la littérature sur la fiction. L'écrit y devient plus important que la vie. Ce sont les lignes qui sont importantes. Entre les lignes, vit le mode mineur. Il s'agit d'une constante célébration de l'écriture.

Ici, la lectrice devient ce qu'elle lit. Elle se fait texte, personnage, mouvement, décor, nature. Elle s'imbibe de l'atmosphère, du désir, du rêve du texte. Elle est disponibilité au livre d'abord, puis à son auteur. Lire, c'est être. C'est devenir aussi. Elle existe par les mots. Elle incarne celle que l'auteur appelle, car on écrit toujours pour quelqu'un de vrai ou d'imaginaire. Peut-être, d'ailleurs, que ce lecteur imaginaire est le plus vrai, le plus réel, celui de toutes façons que l'on perçoit le mieux entre les lignes, qui, dans un sens, peut aussi être vu comme une protection.

Il reste que la communication avec un livre est peut-être l'une des plus profondes qui soit. Combien, par exemple, de prisonniers de guerre n'ont-ils pas dit que le fait de dire et redire quelques poèmes appris par cœur, les avait beaucoup aidés à tenir. Les mots de l'autre semblent être une survivance. Il faut aussi ajouter que c'est par l'autre que l'on se connaît parfois le mieux. Finalement, être lecteur, lectrice est une grande dignité et peut demander une immense adaptation. C'est une façon de s'accroître soi-même, d'être multiple dans son unité. C'est être l'autre en demeurant soi-même.

Le romancier est ici très exigeant pour sa lectrice, pour sa « femme entre les lignes ». La lectrice, cette belle Italienne, finira par rencontrer l'auteur. La chimie s'opérera et ils feront l'amour. De lectrice, elle deviendra amante. Cette relation se lira constamment entre les lignes et s'affirmera aussi comme une victoire contre la mort mais rarement contre le texte. Faire l'amour, ce sera beaucoup lire chacun leur corps et s'écrire à travers l'autre. L'amour est aussi une façon de lire. Mais l'auteur avoue : « Lancé dans l'ordre de l'écrit, je n'ai pu me retenir ». Le salut et le destin ne viendront donc pas par les mots, et lire sera un accomplissement sans fin, un amour intégral.

La Femme d'entre les lignes est aussi un livre plein de pensée, même si on n'ose parler à son sujet de roman philosophique. La pensée est ici incarnée, charnue. Selon l'auteur, Lisa est en quête d'une vision initiatique. Il avoue « nous faisons l'amour comme une dégustation de textes ». Il y a un art d'écrire et de réfléchir bouraouien, une esthétique. Ainsi, au début, l'anonymat des deux personnages semble important. C'est en silence « qu'elle se laisse éclabousser », dit-elle, « par les mots qui la tiennent en éveil et lui coupent le souffle ». Ces mots pensent parfois profondément. Ils portent un message. Ils enseignent aussi. L'on sort plus instruit des livres de Bouraoui. Cet écrivain apporte une interprétation du monde. Il y a plein de phrases que nous voudrions retenir. Il nous confie aussi qu'il est toujours en quête de sens. L'auteur est constamment à la recherche, non seulement du mot juste mais surtout d'expressions poétiques finement ciselées et aptes à traduire la subtilité des sentiments. Sa connaissance, en plus d'être celle de la langue, est aussi celle de l'âme humaine. Elle n'est donc pas uniquement intellectuelle mais émotive et sensuelle. Elle se veut complète, une pensée totale en quelque sorte.

Quant à Lisa, c'est la femme-texte, la femme palimpseste. Elle est mot, phrase, nom, adjectif, verbe. Quoiqu'elle soit journaliste, son texte est celui de l'auteur qu'elle lit. En un sens, elle n'est elle-même que par l'autre. C'est cet autre qui la lit. Elle est son livre. Bien sûr, cette relation évolue en amour physique, auquel elle collabore, mais l'on sent, surtout au début de la relation, que le désir de l'autre est plus fort que le sien. Pour l'écrivain, il semble que le livre demeure toujours plus intime que la femme-livre. Ce n'est pas une femme qu'il écrit, ce sont des mots. La femme texte, c'est un don, un triomphe pour le mâle mais peut-être encore davantage, une gloire d'écrivain. Il s'agit de la séduction des mots, d'une sorte d'illustration du fait que l'œuvre a aussi du sexe. Le texte charme. L'amour du livre se confond avec l'amour des corps. L'un suscite l'autre. Et remarquons qu'il s'agit d'un texte écrit et lu, celui qui demeure dans le monde du silence. Ces mots ne sont jamais prononcés. D'ailleurs, on ne sait ou on ne comprend jamais clairement ce qu'il y a dans ce texte qui les unit. L'un est l'écrit, l'autre le lu. Ont-ils compris les mêmes choses ? Qu'est-ce que ces personnages probablement de roman vivaient, sentaient, touchaient, écoutaient ? Qu'était leur expérience du réel ? De quoi riaient-ils ? De quoi pleuraient-ils ? Ce *lu* s'accompagne d'un mystère séduisant. Qui n'est pas fasciné par le secret ? Le non-dit excite. Le silence est toujours rempli de possibles. C'est aussi le royaume de l'imaginaire. Il est du côté de l'invention et, en même temps, une menace de vide. C'est la page blanche, avec toutes ses tentations. Et elle parle aussi de l'au-delà des choses et du monde. On ne connaît pas vraiment les livres lus. On vit leur influence, leur conséquence. On est une suite et peut-être un commencement. Le livre, c'est l'occasion, une sorte de « happening ».

Pourquoi avoir lu ce livre de cet auteur, à ce moment de leurs vies respectives ? Est-ce que c'était un signe du *fatum*, de la *moira* ? S'agit-il de hasard ou de destin ? Bouraoui écrit, « C'est du livre que partent et reviennent les destins après les périples et les pérégrinations, les aventures et les sédentarismes tous vécus entre les lignes ».

Remarquons ici que les lignes sont comme des chemins de mots alors que, dans d'autres langues comme le chinois ou le japonais par exemple, ces routes sont verticales. Le français apparaît donc

comme un chemin qui circule sur la terre et qui peut plus facilement mener de l'un à l'autre. Mais on peut ajouter aussi que cette rencontre, sous l'influence du livre, peut avoir les caractéristiques d'une route où l'on avance, recule, tourne ou retourne en arrière, où l'on peut s'arrêter et même recommencer. D'ailleurs, l'auteur parle lui-même de « parcourir les frontières de l'indicible et aussi les masques que tu nous fais porter ne cadreront jamais avec le visage de nos vérités ». Mais « l'ambiguïté », nous confie Hédi Bouraoui, « est le souffle même du poème et de la vie », car cette femme écrite et lectrice, Lisa ou Palimpseste, est celle à qui l'on confie sa conception de l'écriture dont nous parlerons maintenant.

Ainsi, aimer Lisa, c'est retourner à son texte, vivre l'amour primordial et l'invention première. C'est être aux premiers jours du monde, à l'avant-commencement dans un neuf qui n'a jamais servi. L'amour est senti comme une virginité de l'écriture. Reprendre, relire son texte dans l'autre, c'est un retour à la Genèse. C'est créer le livre une seconde fois comme si c'était la première. Écrire est une liturgie dont la femme est le psaume. C'est aussi un peu une façon de mettre la littérature hors du temps et, en un sens, de l'incarner davantage dans l'espace. Les mots sont intégrés, possédés, retenus dans un corps de femme sans jamais être abolis, comme si la mort n'existait plus.

Car ce roman est tout entier une description du passage de la création au créateur. Je cite : « le poème s'offre de lui-même à son bon cœur ». « À me lire, Lisa dépasse cette zone autre qui lui appartient sans vraiment lui appartenir ». Et encore : « Elle s'accroche à mes mots, baisers lointains qui répercutent en elle ce trouble de l'âme en amour incertain ». D'ailleurs Lisa ajoute « Les écrits me courtisent ». Et l'auteur invente ce beau mot de « scriberies ». Il note « qu'elle se laisse éclabousser par les mots qui la tiennent en éveil et lui coupent le souffle ». Selon lui, d'ailleurs les mots deviennent des baisers, et il invente ce magnifique verbe « amourlire ».

D'ailleurs, *La Femme d'entre les lignes* contient de nombreuses indications sur ce que l'auteur entend par création littéraire. C'est ce message que sa femme-livre, sa femme-littérature nous communique. La création se fait non seulement pour l'autre mais en l'autre où, et c'est

ce qui est surprenant, il semble qu'elle ne soit jamais comprise. Peut-être vaut-il mieux communiquer entre les mots, qu'entre les corps humains. Il semble que l'échange sera plus profond. Mais il faut noter qu'ici le partage n'est pas égal. L'auteur donne ; la femme reçoit. Pourtant, elle est journaliste. Elle aussi écrit mais, est-ce que ses écrits sont reçus par l'autre ? Qu'est-ce que l'écrivain reçoit profondément d'elle sinon son reflet à lui ? Qu'avons-nous appris sérieusement d'elle en refermant ce roman magnifique ? Il serait passionnant qu'une femme écrive une sorte de tome 2 à ce livre, où elle dirait ce qu'elle est et ce qu'elle ressent à la suite de cet investissement de l'autre. Comment est-elle, elle, par l'autre ? Est-ce un enrichissement ou un appauvrissement ? Est-ce que la sensibilité s'enrichit d'une disponibilité complète ? Il faut se poser ces questions en demeurant très conscient que des réponses négatives appauvriraient le roman.

D'ailleurs, à mon avis, l'Italie, où il se passe, ajoute beaucoup à ce roman. Où trouver autant de raffinement et d'art ? Où trouver une femme qui soit d'abord une œuvre d'art ? Car Lisa n'est-elle pas, en plus d'une femme-mot, une femme-tableau ? N'est-elle pas lumière, couleur et peut-être ligne en plus d'être entre les lignes ? Seule l'Italie convient à ce jeu de nuances et de subtilités. Au fond, Lisa est insaisissable et au moins insaisie. Elle existe dans l'ombre, la suggestion, l'impalpable, l'évanescence. Elle a sa propre réalité qui défie le réel. On a l'impression que, pour en parler, il faudrait inventer de nouveaux mots, des mots comme des caresses de chat ou des nuages.

Lisa, c'est de la soie. On la nomme comme on invente un mot pour désigner quelque chose qui serait le début d'un rêve. Elle semble sans passé et sans futur, mais en même temps, il s'agit d'un présent sans présence. Lorsque l'on termine le roman, on reste surpris de la première page qui parle de verglas, de voiture et de mains glacées. C'est la page canadienne et rien n'y semble « entre les lignes ». Tout le reste a lieu, temps et atmosphère en Europe, et le froid semble complètement oublié. Nous ne sentons que la température de l'amour et de nombreuses références, celles à des œuvres d'art, par exemple, nous ramènent constamment au vieux continent.

Il semble aussi que l'auteur ait peut-être choisi ce prénom de Lisa parce qu'il y a « lire » dans ce prénom et qu'il veut nous décrire une Lisa lisante. Tout le roman vient de son rôle de lisante. On peut se demander comment elle aurait réagi à la rencontre de cet homme si de lui, elle n'avait rien su, rien lu. Il est ses mots comme elle est devenue ses mots. Ce sont deux textes qui se rencontrent, comme nous l'avons déjà dit : l'écrit et le lu en symbiose. Les importances, le style sont sans doute différents. Deux êtres humains ne donnent jamais le même sens aux mots. Souvent un homme et une femme les appréhendent différemment. Et puis, leur charge d'émotivité, voire de souvenirs est différente.

Mais, comme l'écrit l'auteur, « C'est du livre que partent et reviennent les destins après les périples et les pérégrinations, les aventures et les sédentarismes tous vécus entre les lignes ». Car il semble bien que l'homme soit aussi entre les lignes et j'espère que notre cher auteur écrira un jour « L'homme d'entre les lignes » car ce livre mérite d'être continué. Il est habitable. Il est une maison, voire une ville ou un pays et surtout la vie et l'amour. On ne le termine que pour y repenser. C'est en quelque sorte un livre qu'on porte en soi et dont on attend longtemps après des vérités, des émotions, des sensations.

Il y a d'ailleurs en Lisa de la Mona Lisa. Elle reste mystérieuse, secrète. On peut l'interpréter de différentes manières. Elle ne se dit jamais complètement. Des hommes qu'elle a aimés, elle dit peu de choses. Elle s'exprime très peu sur son métier de journaliste. Par certains aspects, elle est une longue interrogation. Quelle est son attitude vis-à-vis de la politique, de la famille, voire de la littérature ? N'est-elle que ce reflet de l'autre dont nous avons parlé ? Qu'y a-t-il eu, qu'y aura-t-il sur le palimpseste ? N'est-elle pas devenue, aussi d'autres livres, d'autres écrivains comme doit le faire un bon palimpseste ?

Notons en terminant le titre de la collection dans laquelle ce livre est paru aux Éditions du Gref : « le beau mentir ». Cette appellation interpelle la littérature. Peut-on dire que toute fiction est un beau mentir ? Est-ce que ce « mentir » n'est pas souvent plus près du vrai que la vérité ? Lisa n'est-elle pas la vérité du livre et de l'écrivain ?

Le miroir ne ment pas. La littérature avait très souvent et très longtemps laissé la femme dans le rôle d'Égérie. Puis l'inspiratrice a écrit ses propres livres. Elle qui avait créé l'enfant s'est mise à créer des humains, des situations, des temps et des lieux. Elle avait été un avant. Dans *La Femme d'entre les lignes*, elle est un après. Enfin l'un des aspects fascinants de ce roman demeure le rôle de l'inconscient. Bien sûr, l'on peut se demander, comme Hubert Reeves, si l'univers était programmé pour engendrer la conscience. Freud ne serait pas ravi de cette assertion. Rappelons-nous que, pour Nietzsche, « ce qui importe n'est pas tellement ce qui est vrai mais ce qui aide à vivre et surtout à créer ». Et ici ce passage de l'inconscient de l'auteur à l'inconscient de la lectrice est ce qui fait de ce livre une graine de chef-d'œuvre. Évidemment, deux inconscients ne sont jamais identiques et le dissemblable comble le semblable, pour notre plus grand enrichissement.

D'ailleurs, Hédi Bouraoui nous confie sa conception de l'écrivain. Il croit que « nous tâtonnons tous dans les ténèbres ». L'auteur est « constamment à la recherche non seulement du mot juste, mais surtout de l'expression poétique finement ciselée et apte à traduire la subtilité ». Rappelons-nous que le lecteur, la lectrice doit faire à revers le chemin parcouru ; cet amour exprimé vécu dans le livre il doit le reconstruire, le revivre comme s'il était sien.

Et voilà ! Nous aussi, nous sommes des lecteurs, des lectrices. C'est une grande connivence et une grande dignité. Il s'agit ici de nous faire connaître une femme-texte, à la fois lectrice et lue, pensée et pensante, habitée par les mots. Un palimpseste qui partage avec nous l'art d'écrire de l'auteur et cela dans une Italie de la Renaissance chez un éditeur raffiné. Mais, dans le livre, s'ajoute l'amour, un amour qui transcende les mots et qui, plus qu'une explication, est une perfection. Car *La Femme d'entre les lignes* est d'abord un roman d'amour. L'amour est son lieu, son temps et son soleil. C'est l'amour qui allume les mots. Nous sommes au bord du « Cantique des cantiques ». Et la poésie n'est pas loin. L'auteur ne nous avoue-t-il pas au sujet de Lisa : « Je n'ai aucun recours sauf celui de l'aimer avec mes mots » ?